

1<sup>ère</sup> Lecture : Josué 5,9a.10-12I. Contexte

Les Hébreux ont passé miraculeusement le Jourdain, mais n'ont pas encore pris Jéricho, porte de Canaan. Ils sont arrivés à Gilgal, située juste entre le Jourdain et Jéricho, et ils apprennent que les peuples de Canaan sont terrorisés de devoir affronter un peuple que le Jourdain n'a pas arrêté. Les Hébreux sont sûrs de conquérir facilement tout Canaan. Cependant Josué fait une halte à Gilgal pour que tout Israël soit circoncis et célèbre la Pâque, objet de notre texte. Il est, en effet, à la tête de la deuxième génération, celle qui est née dans le Désert et qui n'avait pu être circoncise à cause de la marche au Désert. La première génération, sortie d'Égypte, était morte au Désert. Moïse aurait pu imposer la circoncision à la deuxième génération aux steppes de Moab, en face du Jourdain, mais lui-même se considérait de la première génération, et devait mourir, lui aussi, sans entrer en Canaan. Ainsi, confia-t-il à Josué, son successeur, le soin de la deuxième génération, lui-même exposant la deuxième Loi, le Deutéronome (voir Introduction au 1<sup>er</sup> de Carême C) pour que cette deuxième génération sache que la Loi est au-dessus des générations et vaut pour tous, et que le Dieu d'Israël est le même, que l'on soit au Désert ou en Terre Promise. Il charge donc Josué de s'occuper de la deuxième génération pour tout ce qui concerne l'entrée et le séjour en Canaan : la circoncision, la Pâque, la conquête de Canaan, le renouvellement de l'Alliance, la mise en pratique de la Loi, le partage de la terre aux douze tribus.

Notre texte se situe donc dans les circonstances suivantes. La première génération a légué à la deuxième tout ce que Moïse lui a ordonné. Mais elle seule a été circoncise en Égypte et a célébré la Pâque à sa sortie d'Égypte ; elle a passé la Mer Rouge, elle a reçu la Loi au Sinaï et y a célébré sa deuxième Pâque (Nb 9,1-5), puis elle est morte au Désert. C'est comme si Israël était mort. La deuxième génération est donc un peuple neuf qui doit tout recommencer. Il y a ainsi une nette rupture dans une continuité entre la première et la deuxième génération. Celle-ci est le renouvellement de la première. Ainsi le passage du Jourdain, qui a déjà eu lieu, est le renouvellement du passage de la Mer Rouge. De même notre texte parle d'une nouvelle circoncision et d'une nouvelle Pâque avec un nouveau peuple qui doit entrer dans un nouveau lieu, Canaan. Si Josué impose la circoncision et la Pâque avant l'entrée en Canaan, c'est pour que la nouvelle génération sache qu'elle doit agir en peuple de Dieu et non en peuple païen qui cherche ses intérêts. Elle devra faire la conquête en se fiant non pas à ses propres forces humaines mais dans la seule force du Seigneur, en obéissant au Seigneur, et elle devra occuper Canaan non pas en propriétaire mais en serviteur de Dieu, qui veut en faire son Royaume. Notre texte, qui parle d'un renouvellement d'Israël, est aussi utile pour nous. Car, en ce temps du Carême, nous nous préparons au renouvellement de la Pâque du Christ dans l'Église qui est déjà la réalisation du Royaume. Notre texte est donc plus riche de sens qu'on ne le pense à première vue. Le début fait allusion à la circoncision que nous devons connaître brièvement.

II. Texte1) La nouvelle circoncision après le passage du Jourdain (v. 2-9)

- v. 2-8 (omis) disent que Dieu ordonne à Josué de circoncire la nouvelle génération qui n'avait pu l'être à cause de la marche au désert. Or cette circoncision est appelée la deuxième, alors qu'elle est unique pour la nouvelle génération. Mais, comme je l'ai dit ci-dessus, c'est pour signaler le renouvellement dans la continuité. Que cette deuxième génération n'ait pas été circoncise au Désert pose un problème, car la circoncision est indispensable pour faire partie d'Israël. Dieu avait même dit à Abraham que celui qui n'était pas circoncis serait retranché de son peuple (Gn

17,14). Pourtant cette génération est toujours appelée « le peuple d'Israël ». Nous avons là une nouvelle disposition de Dieu que Moïse avait révélée dans son Deutéronome : le vrai sens de la circoncision, est la circoncision du cœur (Dt 10,15, redemandé en Jr 4,4), c.-à-d. le rejet du péché, comme le Seigneur va le dire tout de suite. Cet accroc à la Loi, accroc momentané car la circoncision dans la chair sera nécessaire jusqu'à la venue du Christ, signifie que la Loi est provisoire et sera remplacée par l'Évangile. On comprend alors pourquoi Dieu dit à Josué : « *Circoncis une deuxième fois les fils d'Israël* ». Il veut dire que par la circoncision dans la chair qui va avoir lieu, les fils d'Israël doivent vouloir la circoncision de leur cœur, la purification de leurs péchés par la repentance pour vivre en peuple nouveau, servant fidèlement le Seigneur.

- v. 9 : « *Aujourd'hui j'ai roulé l'opprobre de l'Égypte de dessus vous* ». Cette opprobre n'est pas l'esclavage sociologique et la misère physique subie en Égypte, car cette deuxième génération n'a pas connu l'Égypte, c'est l'asservissement au péché d'idolâtrie que la première génération a transmis à la deuxième par sa volonté constante de revenir en Égypte. Les pères avaient quitté l'Égypte de corps mais pas de cœur. Maintenant que la circoncision a été faite, Dieu a enlevé du cœur des fils d'Israël le péché d'idolâtrie, pour qu'ils puissent, avec un cœur nouveau, être un peuple saint agréable à Dieu en Canaan. Cette nouvelle circoncision est la figure (τύπος, terme dont nous avons vu le sens la fois dernière) du baptême du Christ, comme Paul le dit en Col 2,11-14, et elle figure, pour nous en ce temps du Carême, le renouvellement de notre baptême à la fête de Pâques.

« *Ce lieu est appelé Gilgal* ». Or Gilgal veut dire « roulé », comme on l'a dans l'expression « *Aujourd'hui j'ai roulé l'opprobre d'Égypte* ». Ce lieu a été choisi par Josué pour qu'Israël se souvienne toujours de ce nouveau sens de la circoncision, la circoncision du cœur.

## 2) La nouvelle Pâque avant la conquête de Canaan (v. 10-12)

- v. 10 : « *Ils firent la Pâque au quatorzième jour du mois* ». La Pâque n'est pas décrite, parce que tout le monde sait comment elle se fait. Notons qu'elle comporte essentiellement la manducation d'un agneau. C'est un sacrifice bien particulier, puisque Pâque signifie passage du Seigneur avec son peuple de l'Égypte à la Terre Promise et, plus profondément puisqu'elle est encore célébrée en Canaan, passage du monde du péché au Royaume messianique de Dieu. Par la mort de l'Agneau qui représente Dieu et le peuple, l'offrande de Dieu et de l'homme est bien signifiée : tous deux se partagent le don qu'ils font d'eux-mêmes, Dieu se livrant à l'homme pour le fortifier de sa vie divine, l'homme se livrant à Dieu pour le glorifier dans sa vie humaine. Comme la Pâque se fait sous forme d'un repas, nous trouvons dans le repas le sens de l'offrande, et dans l'offrande le sens du repas (voir le repas au 20<sup>e</sup> Ordinaire B, p. 4-6, et au 16<sup>e</sup> Ordinaire C, p. 2). Survenant après la circoncision qui fait entrer dans la vie sainte avec Dieu, la Pâque entretient cette vie sainte. Le repas pascal est la figure de l'Eucharistie, comme sacrifice et repas, et donc aussi offrande réciproque du Père et de ses enfants par le Christ mort et ressuscité. Le Christ est d'ailleurs appelé « La Pâque » par Paul et en liaison avec la sainteté nécessaire de la vie chrétienne (1 Cor 5,7-8). Dans la personne du Christ, en effet, le Fils de Dieu se donne tout entier à son humanité, et celle-ci se donne toute entière à sa divinité.

« *Vers le soir* », littéralement « *dans le soir* », c.-à-d. avant le coucher du soleil, comme Moïse l'avait ordonné.

« *Dans la plaine de Jéricho* » ou « *dans les steppes de Jéricho* ». Cette précision indique que la Pâque, comme la nouvelle circoncision, se fait en vue de la conquête de Canaan par l'union de Dieu et de son peuple. Il s'agit d'une nouvelle Pâque qu'on pourrait appeler la deuxième Pâque : la Pâque faite par la première génération était pour passer de l'Égypte au Désert, ici la Pâque fait passer du Désert à la Terre Promise.

- v. 11 : « *Le lendemain de la Pâque* ». Ce peut être le 15 ou le 16 du mois, mais c'est plutôt le sens du mot « *lendemain* » qui est souligné : il signifie la venue d'un jour nouveau qui tire sa nouveauté de l'avenir, tout en sortant de l'aujourd'hui. Voilà encore une réalité nouvelle : le temps. Il s'agit, en effet, du temps de la Terre Promise, figure du Royaume de Dieu. De fait « *dès le lendemain de la Pâque, ils mangèrent les produits de la terre* », littéralement « *le produit passé de la terre* », c.-à-d. ce que la Terre Promise vient de produire et que les Hébreux mangent ce jour-là seulement par opposition à la nourriture dont il sera question à la fin du v. 12. Ce qu'ils mangent, en effet, ce sont « *des pains azymes et des épis-grillés* », c.-à-d. une nourriture intermédiaire entre la manne et « *ce qu'ils récolteront sur la terre de Canaan cette année-là* ».

a) « *pains azymes* » : fait allusion à la sortie d'Égypte et à la nourriture qu'ils mangèrent au désert avant de recevoir la manne. C'est donc une réminiscence du passé que l'on va bientôt quitter.

b) « *épis-grillés* » : fait évidemment allusion à la Terre Promise. C'est donc une promesse de l'avenir où ils récolteront le blé de Canaan.

Un terme est omis par le texte : « *dans l'ossature de ce jour-ci* ». Cette expression signifie que ce jour est particulier, et confirme que les Hébreux ont mangé les pains azymes et les épis-grillés uniquement ce jour-là.

- v. 12 : « *À partir de ce jour* », littéralement c'est « *dès le lendemain* ». Ce lendemain est le même « *lendemain de la Pâque* » du v. 11. C'est pour faire comprendre qu'il s'agit de ce même lendemain de la Pâque que le Lectionnaire a traduit par « *à partir de ce jour* ». « *La manne cessa de tomber* », littéralement « *chôma* », c.-à-d. qu'elle a fait son temps et ne sera plus donnée. La manne était, en effet, la nourriture du Désert, liée à Moïse, tombant du ciel pour faire comprendre ce qu'est la Parole de Dieu et pour entretenir la marche vers la Terre Promise. C'est une figure de l'Eucharistie vue comme Parole du Christ à broyer et à assimiler pour être corrigé et éduqué, et être prêt à recevoir le pain du Royaume des cieux, le Verbe de Vie.

« *Puisqu'ils mangeaient les produits de la terre* », littéralement « *quand ils mangèrent du produit-passé de la terre* ». C'est ce produit ancien de Canaan qui interrompt la tombée de la manne. C'est dire qu'en Terre Promise les fils d'Israël mangeront un pain différent de la manne et lié à la Promesse. Vu au niveau de notre Eucharistie, la manne correspond aux lectures et à l'homélie, alors que le pain de la Terre Promise correspond au pain eucharistique. « *Et il n'y avait plus de manne pour les fils d'Israël* », littéralement « *Et la manne n'advint plus* », ce qui souligne que la manne était un don de Dieu nécessaire pour franchir l'étape du Désert. Par contre, le pain de la Terre Promise sera le signe donné par Dieu pour connaître la Promesse donnée à Abraham et pour se préparer à recevoir le Christ Jésus qui est cette Promesse.

« *Et cette année-là ils mangèrent ce qu'ils récoltèrent sur la terre de Canaan* », littéralement « *ils mangèrent le revenu de la terre de Canaan* ». Ce ne sont plus les azymes et les épis-grillés, et ce n'est pas encore le fruit de ce que les Hébreux auront semé, mais c'est ce que les Cananéens auront fait produire à la terre et que les fils d'Israël mangeront uniquement « *pendant cette année-là* ». Cette nourriture annonce, cependant, qu'ils

produiront eux-mêmes de par Dieu le pain de la Terre Promise durant les années suivantes, c.-à-d. qu'ils obtiendront sûrement la Terre Promise.

### Conclusion

Cas unique dans l'Ancien Testament, la Pâque suit de près la circoncision, la circoncision a lieu pour tout Israël, et, malgré cela, c'est en tant que peuple du Seigneur que ces circoncis passèrent le Jourdain. Cela était dû aux circonstances, mais en partie seulement, car durant la marche au Désert, les Hébreux restèrent parfois jusqu'à toute une année sur place, et la deuxième génération aurait très bien pu être circoncise à chacune de ces haltes et surtout aux steppes de Moab. En réalité, – car Dieu se sert aussi des circonstances pour enseigner –, Dieu voulait faire comprendre que la marche au Désert, liée à Moïse, était une étape pour détacher Israël de l'Égypte à laquelle il était fortement attaché, pour lui faire désirer la Terre Promise, c.-à-d. la Promesse, et pour lui faire découvrir qu'il était profondément charnel et totalement ignorant de la religion du cœur. À Baal-Péor encore, la deuxième génération s'était frénétiquement vautrée dans les coutumes cananéennes, croyant voir en Canaan une nouvelle Égypte ; aussi Moïse l'avait-il châtié très sévèrement. Maintenant qu'il était en face de la Terre Promise, Moïse, inspiré par Dieu, avait compris qu'une nouvelle étape devait être entreprise, celle où Israël devait apprendre la religion du cœur ; c'est dans ce sens qu'il enseigne la deuxième Loi, le Deutéronome : il reprit et compléta la première Loi, mais en insistant fortement sur la religion du cœur à vivre dans la recherche du sens de la Promesse. Maintenant que la deuxième génération était convaincue de venir charnellement de la première, elle comprenait qu'elle ne vivait pas selon l'Esprit de Dieu et qu'elle devait apprendre à vivre la Loi d'abord intérieurement. Pour cela, Moïse étant mort, elle fit spontanément confiance à Josué, et elle s'attacha joyeusement au Seigneur quand elle bénéficia du passage miraculeux du Jourdain. C'est donc une toute nouvelle étape qu'Israël commence, où tout est renouvelé : nouvelle Loi avec le Deutéronome, nouveau chef avec Josué, nouveau peuple par une nouvelle circoncision et une nouvelle Pâque, nouvelle terre, nouveau pain, nouveau temps. Tous ces faits nouveaux annoncent le Nouveau Testament, et nous avons déjà vu que nous devons dépasser l'Ancien Testament en le lisant d'une façon nouvelle à la lumière du Nouveau Testament, sous la conduite du nouveau Josué, c.-à-d. Jésus (qui a le même nom). C'est ainsi que nous avons vu dans la circoncision le baptême chrétien et dans la Pâque la Pâque du Christ. Nous pouvons y ajouter ceci : dans le renouvellement du cœur adopté par la deuxième génération d'Israël, nous devons y voir le renouvellement de notre cœur et de notre vie chrétienne à entreprendre durant ce Carême pour que nous puissions, à Pâques, renouveler notre baptême et notre Eucharistie. Et puisque ce texte de Josué nous montre l'union de la circoncision et de la Pâque, nous devons aussi unir le baptême et l'Eucharistie et ne pas les séparer spirituellement. Dans la primitive Église, semble-t-il, en tout cas pour les enfants dans l'Église grecque, et pour les catéchumènes baptisés dans l'Église latine, l'Eucharistie est donnée immédiatement après le baptême et la confirmation. Pour nous qui sommes déjà baptisés, nous pouvons unir baptême et Eucharistie, en voyant dans le baptême la base de la vie chrétienne, et dans l'Eucharistie le sommet. Ainsi, en voulant renouveler l'Eucharistie qui est bien haute, nous songeons à renouveler notre baptême qui y mène. L'Église l'a toujours indiqué, en plaçant les fonts baptismaux et l'eau bénite au fond des églises, comme passage vers l'autel surélevé de l'Eucharistie.

Qu'il s'agisse de la circoncision ou du baptême, de la Pâque d'Israël ou de la Pâque chrétienne, nous retrouvons le sens de l'offrande qui est la mort au vieil homme pour la vie de l'homme nouveau, en participant à l'offrande parfaite du Christ mort et ressuscité. Au Triduum pascal, cette mort et cette vie sont signifiées par de nouvelles cérémonies. Comme signes de mort et de pénitence, il y a la cuve baptismale et les bénitiers vides, l'élimination des anciennes huiles saintes, le dépouillement de l'autel et le reposoir, la croix voilée, l'arrêt des cloches et des orgues, l'adoration pénitentielle de la Croix, la lecture de la Passion, l'huile nouvelle, la croix dévoilée, le feu nouveau, les lectures pascales, la lumière nouvelle, de

nouvelles hosties, les nappes nouvelles de l'autel, l'eau nouvelle, le son des cloches, le renouvellement des promesses du baptême, les nouveaux baptêmes, l'Alléluia, etc. Tout cela est fait pour que nous mourions à notre vie charnelle et pécheresse et que nous vivions d'une vie nouvelle et sainte. Comme la Pâque du Christ est le sommet et la perfection de son offrande au Père, le Triduum pascal est le sommet et la plénitude de la vie de l'Église offerte à Dieu.

## Épître : 2 Corinthiens 5,17-21

### I. Contexte

Dans cette 2<sup>ème</sup> épître aux Corinthiens, Paul fait remarquer à ses destinataires que les avertissements de ses précédentes visites et épîtres ont été en parties rejetés et en partie écoutés. Dans la première partie (1-5), il leur demande une révision et un examen de conscience sur leur attitude actuelle (1-2), et il revient sur le nécessaire attachement à la Nouvelle Alliance voulue par Dieu (3-5). Au ch. 5, il se sent même obligé de les inviter à chercher le Salut qu'ils sont en train d'abandonner. Cet abandon du Salut et donc du Christ leur était déjà appliqué dans l'épître de dimanche dernier, quand Paul écrivait « *Dieu ne s'est pas plu en eux, et les a terrassés dans le désert* » ; et pourtant le Christ était avec eux et les fortifiait. Ils se laissaient entraîner par leurs désirs et refusaient de les faire mourir. Or Paul parlait de ceux de la première génération qui, par peur de mourir, refusèrent d'offrir leur vie à Dieu par l'obéissance, alors que Dieu leur promettait la vie et l'entrée en Canaan. Tous alors durent rester 39 ans dans le Désert et y moururent. Telle est la mort du pécheur qui le prive de la Terre Promise, qui est la plus mauvaise mort. L'offrande, qui est la mort à soi-même, à ses désirs, au refus du progrès, est donc bien le remède à cette mort due au péché, tout en apportant un surcroît de vie. Cette première génération connaissait la Parole de Dieu et avait le Christ avec eux, mais, comme elle voulait comprendre cette Parole à sa manière et obliger le Christ à se soumettre à ses propres désirs, elle est morte, alors qu'elle était vivante auparavant (baptême, dons de l'Esprit, Loi, Tabernacle).

Dans notre texte, Paul va dire la même chose, en ajoutant que le remède est l'offrande du Christ mort pour nos péchés, et en disant comment le pécheur peut bénéficier de cette offrande du Christ, être sauvé du péché, et vivre de la justice du Christ. Le premier verset de notre texte fait partie des versets 14-17 que nous avons eus au 12<sup>e</sup> Ordinaire B. Il nous suffira de résumer ces quatre versets qui portent sur la nouveauté apportée par le Christ.

### II. Texte

#### 1) La nouveauté apportée seulement par le Christ (v. 14-17)

- v.14-16 (omis) : L'Amour véritable que l'on a pour le Christ fait comprendre que la vie chrétienne est une imitation du Christ. Or celui-ci est mort pour tous, afin que tous ne vivent plus pour eux-mêmes mais pour lui qui est mort et ressuscité pour eux. Tel est donc le vrai sens de la vie chrétienne : mourir avec Jésus pour vivre de sa vie ressuscitée. Il faut donc veiller à rejeter toute connaissance charnelle du Christ et du Salut, et adopter seulement la connaissance qu'il a donnée de lui-même et du Salut.
- v. 17 : « *Si quelqu'un est dans le Christ, il est une créature nouvelle* », littéralement « *une création nouvelle* ». C'est dans le Christ seulement que se trouve la nouveauté, et pour celui qui est dans le Christ, il n'y a plus que sa nouveauté. Dès lors « *le monde ancien s'en est allé* », littéralement « *tout ce qui est ancien est passé* » : dans le Christ, il n'y a plus de place pour ce qui est ancien. Et Paul ajoute ce que le Lectionnaire traduit insuffisamment : « *Un monde nouveau est déjà né* ». Car littéralement on a « *Voici que*

*tout ce qui est nouveau est advenu* ». Nous avons vu plusieurs fois le sens de « *voici, ἰδοὺ* », « *nouveau, καινός* », « *advenir, γίγνομαι* ». Le monde nouveau est établi par Dieu, il est plénier puisque c'est le Christ, mais « *voici* », c.-à-d. : il est proposé et il agit, si l'homme l'accepte et vit de sa nouveauté. Donc, tout ce qui est en dehors du Christ est ancien et perdu. Celui qui ne renonce pas à l'ancien est dans le péché et la mort : tels sont les païens qui ignorent Jésus, le juif qui le refuse, le chrétien qui s'en sépare. Mais aussi, parce que le monde nouveau du Christ demeure éternellement, tous les pécheurs, païens, juifs ou chrétiens, peuvent être renouvelés. La condition pour être renouvelé par le Christ est l'objet de la deuxième partie : la réconciliation avec Dieu par le Christ dans l'Église.

## 2) Le mystère de la réconciliation introduisant dans la nouveauté (v. 18-21)

- v. 18 : « *Tout cela vient de Dieu* ». Ceci veut dire que la nouveauté du Christ n'est pas facultative, elle est voulue par Dieu. Et si elle est voulue par Dieu, elle est en même temps donnée par Dieu. Comment cela ? « *Il nous a réconcilié avec lui par le Christ* ». Réconciliation signifie d'abord qu'il y a hostilité, séparation, péché, ce que dira Paul en Rm 3,10 : avant le Christ et sans le Christ tous les hommes sont dans le péché. La réconciliation ne peut donc se faire que par le Christ. « *Et il nous a donné pour ministère de travailler à cette réconciliation* », traduction plus concrète de « *et il nous a donné le ministère de la réconciliation* ». Parce que le Christ est monté au Ciel, il a confié par le Saint Esprit cette réconciliation aux apôtres et à son Église.
  
- v. 19 : « *Car c'est bien Dieu qui, dans le Christ, réconciliait le monde avec lui* ». Cette traduction risque de ne pas voir suffisamment ce que Paul veut dire ; littéralement nous avons : « *C'est bien comme cela, parce que Dieu était dans le Christ, réconciliant le monde avec lui* ». Il ne faudrait pas penser que le Christ n'est qu'un instrument extérieur à Dieu pour réaliser cette réconciliation. Ce n'est pas simplement Dieu par le Christ, c'est « *Dieu présent dans le Christ* » ; c'est donc le Christ lui-même, en tant que Dieu. La Rédemption ne peut se faire que par l'Incarnation. Parce que par l'Incarnation Dieu s'est fait homme sur terre, par la Rédemption ou la réconciliation Dieu était dans le monde pour le réconcilier avec lui. Cette réconciliation faite par Dieu a un double aspect :
  - a) « *il effaçait pour tous les hommes le compte de leurs péchés* », littéralement « *il ne leur comptait pas leurs fautes* ». La réconciliation n'est pas une simple décision de Dieu, c'est un acte de Dieu qui, présent dans le Christ, prend sur lui les fautes des hommes et, par là, efface, enlève les péchés.
  - b) « *il mettait dans notre bouche la parole de la réconciliation* ». Le terme « *dans notre bouche* » est de trop, et donne au terme « *parole* » le sens de « *mot prononcé* ». En fait le terme « *parole* » signifie autant « *acte et évènement* » que « *discours* ». Le texte littéral « *il mettait en nous la parole de la réconciliation* » signifie que le fait de la réconciliation est annoncé mais aussi donné aux Apôtres qui ont ainsi le pouvoir de réconcilier, comme Paul le disait à la fin du v. 18. La réconciliation appartient seulement au Christ, mais comme l'Église est le Corps du Christ, c.-à-d. le prolongement de l'Incarnation où Dieu et l'homme sont inséparables, c'est le Fils de Dieu qui, dans son humanité et son Corps mystique, l'Église, remet les péchés des hommes.
  
- v. 20 : « *Nous sommes donc les ambassadeurs du Christ* », mais littéralement nous avons « *pour le Christ ou au profit du Christ* », c.-à-d. en remplacement et en substitut du Christ. De ce fait que, dans le Christ, Dieu a confié sa réconciliation à l'Église, Paul déduit que l'exercice de la réconciliation par l'Église est celui du Christ lui-même. « *Et par*

nous, c'est Dieu lui-même qui, en fait, vous adresse un appel », littéralement « *C'est comme si Dieu exhortait par nous* ». Le « *comme si* » signifie une erreur à éviter et une vérité humaine incroyable à admettre : l'erreur de penser que l'Église remplace directement Dieu, car c'est le Christ qu'elle remplace ; la vérité inouïe que c'est quand même Dieu lui-même qui parle par l'Église, car comme Médiateur unique en son genre, le Christ est à la fois Dieu et l'Église. Quant au terme « exhortait » sans le pronom « vous » mais que le Lectionnaire traduit quand même par « vous adresse un appel », il est employé par Paul parce qu'il va s'adresser aux Corinthiens et leur appliquer ce qu'il vient de dire de la réconciliation. C'est comme s'il leur disait : « Contrairement à ce que vous pensez, vous avez besoin de vous réconcilier avec Dieu ; dès lors, d'après le sens de la réconciliation que je vous ai exposé, mon exhortation est celle même de Dieu qui s'adresse à vous ; vous mépriserez Dieu lui-même, si vous refusiez mon exhortation, et vous seriez l'objet de la colère de Dieu.

« *Au nom du Christ, nous vous le demandons* », littéralement « *Au profit ou pour le Christ, nous supplions* ». Le terme « supplier, δέομαι » est plus fort que le terme « demander, αἰτέω », car Paul vient de sous-entendre la colère éventuelle de Dieu, et il voudrait que les Corinthiens soient sauvés. « *Laissez-vous réconcilier avec Dieu* ». Paul ne dit pas « Réconciliez-vous avec Dieu » comme si c'était l'affaire des Corinthiens, mais « *Laissez-vous réconcilier avec Dieu* », parce que c'est d'abord l'affaire de Dieu. Se rendant compte que son propos ne serait pas bien compris par les Corinthiens, Paul entreprend de l'expliquer au verset suivant.

- v. 21 : « *Celui qui n'a pas connu le péché, Dieu l'a pour nous identifié au péché des hommes* », traduction large mais excellente. Pour expliquer comment se fait la réconciliation, Paul demande aux Corinthiens de réexaminer le péché, non pas dans son sens d'offense à Dieu que les Corinthiens connaissent, mais dans le sens d'un état de séparation de Dieu d'où le pécheur ne peut sortir par lui-même. J'en ai déjà parlé quand nous avons vu le Péché au Temps du Carême B. Mais revoyons-le. Faisons-le en deux parties : l'état de séparation due au péché, et la solution exposée par Paul.

- a) La séparation consommée entre Dieu et le pécheur. Le péché étant, du côté de l'homme, rejet de Dieu qui est vie, lumière, santé, force, sagesse, la conséquence pour l'homme est un état de faiblesse, d'ignorance, de maladie, de corruption, de ténèbres, de mort, et par-dessus tout un état de refus constant de Dieu. Dans ce cas, la réconciliation est absolument impossible, parce que le pécheur ne la veut pas. Mais c'est là, la considération de l'état de péché vu par l'homme, et l'homme pécheur ne peut pas le voir autrement. Il nous faut aussi considérer l'état de péché tel que Dieu le voit. Quand le pécheur, pensant que sa volonté est la bonne, rejette la volonté de Dieu et rejette Dieu, ce n'est pas lui qui force Dieu à s'éloigner, car on ne force jamais Dieu ; c'est Dieu lui-même qui décide de s'éloigner de l'homme, et il s'éloigne non par mauvaise vengeance, mais pour susciter le repentir dans le cœur du pécheur, car l'homme étant créé pour le bien, dès que Dieu qui est le bien s'éloigne, l'homme rencontre le malheur et souffre d'être privé de l'essentiel. Ainsi, Dieu s'éloigne pour que le pécheur revienne à lui ; l'éloignement de Dieu est donc une grâce, la grâce du repentir. Mais la repentance ne peut pas faire revenir Dieu et faire la réconciliation, elle sert seulement à faire désirer le retour de Dieu. Il faut que Dieu décide de rétablir l'union avec le pécheur, c.-à-d. décide de pardonner. Si Dieu ne le veut pas, le péché demeure, et le pécheur est incapable de l'enlever. Et il ne suffit pas que Dieu dise de loin au pécheur qu'il lui pardonne en paroles seulement. Ce pardon en parole est déjà une grâce que Dieu donne au pécheur, car si Dieu hait le péché, il aime le pécheur. Tout au long de l'Ancien Testament, il est dit que Dieu pardonne, mais il reste dans son Ciel, loin de l'homme, et non plus

comme au Paradis terrestre où Dieu se promenait avec l'homme (Gn 3,8). Quand il est dit que Dieu pardonne, il est signifié que Dieu ne tient pas compte des péchés qui demeurent, qu'il donne les biens dont le pécheur a besoin sur terre, et qu'il pense toujours à le sauver. Mais la séparation du péché entre Dieu et l'homme demeure. La Loi de Moïse n'élimine pas cet état de séparation, elle souligne seulement deux choses : la prise de conscience par l'homme de la séparation et l'éclosion de la repentance, d'une part ; et la promesse de l'élimination de cette séparation par le Messie, c.-à-d. la promesse du Salut par le Christ, d'autre part.

- b) Solution exposée par Paul. Elle se fait par la venue de Dieu en personne dans la séparation, dans l'abîme du péché ; du coup la séparation est supprimée. Dieu accomplit cette suppression par l'envoi de son Fils dans une chair semblable à celle du péché. Mais il faut que l'humanité de Jésus soit sans péché, puisque péché veut dire séparation. De fait, dit Paul, « *le Christ n'a pas connu le péché* ». Celui donc qui est sans péché descend dans l'abîme du péché, se fait péché, anéantit le péché et accomplit la réconciliation. Cette venue du Fils de Dieu qui réconcilie se fait en trois temps :

- ① Il vient dans le péché en s'en gardant, mais sans l'éliminer encore, ce qu'il ne peut faire qu'en cachant la puissance de sa divinité, en « s'en vidant » (kénose) κενόω : se vider. Son but, en effet, est que, les hommes ayant péché, il doit leur révéler la gravité du péché – et sa mort le montre bien – afin que les hommes s'en repentent et lui demandent d'en être délivré. Il la leur révèle en les enseignant, en les guérissant, en attirant sur lui l'hostilité et leur refus. A sa Passion et à sa mort, il a pris les péchés sur lui, en est devenu la victime jusque dans la mort qu'ils provoquent, et a ainsi entraîné le péché dans sa mort. C'est ce que Paul dit « *Dieu l'a pour nous identifié au péché* », littéralement « *l'a fait (ἐποίησεν) péché pour nous* ».

Par sa résurrection, l'humanité de Jésus est totalement divinisée et, déployant sa puissance divine, détruit la mort et le péché où il était enfermé. La séparation causée par le péché disparaît par la présence de la divinité du Christ, et, en lui, l'homme et Dieu sont parfaitement unis.

- ③ Parce que son humanité est totalement divinisée, le Seigneur Jésus peut faire passer sa divinité à tous les hommes. Il le fait par l'envoi du Saint-Esprit qui est également Dieu. Donné lors du baptême au pécheur qui reconnaît ses péchés et désire être uni à Dieu, le Saint-Esprit enlève ses péchés, l'unit au Christ qui l'unit à Dieu. Dès lors la justice divine qui est en Jésus passe dans le baptisé qui devient juste et saint. C'est ce que Paul dit : « *Afin que, grâce à lui, nous soyons identifiés à la justice de Dieu* » ; littéralement c'est plus que « *grâce à lui* », c'est « *en lui* ». C'est en étant dans le Christ que le baptisé participe à la justice de Dieu.

La réconciliation est donc la volonté de Dieu de se réconcilier avec les hommes, expression forte et même anormale puisque Dieu n'a pas péché contre l'homme ; mais expression juste, que Paul emploie trois fois dans les versets précédents (v. 18 et 19 (2x)), parce que Dieu dans le Christ a pris les péchés des hommes sur lui, rétablit son union avec l'homme, et lui donne la grâce de pouvoir se réconcilier avec lui (καταλλάσσω). On comprend mieux, je pense, l'expression un peu énigmatique : « *Soyez réconciliés avec Dieu* » ou « *laissez-vous réconcilier avec Dieu* ». Puisque Dieu veut se réconcilier, il y a deux erreurs à éviter :

- a) il est faux de penser qu'à cause du péché Dieu n'a peut-être pas envie de pardonner, car, dans ce cas, la venue du Christ n'a pas de sens.



- b) Il est faux de dire que Dieu pardonne quand le pécheur ne veut pas renoncer à son péché, car la réconciliation implique le rejet du péché de la part de l'homme comme Dieu le rejette aussi.

## Conclusion

Le vrai renouvellement, c'est la venue de la nouveauté par Jésus-Christ qui fait de l'homme une création nouvelle. Cette nouveauté s'accomplit par la réconciliation avec Dieu dans le Christ et cette nouveauté se fait par la mort et la résurrection du Christ. C'est pourquoi, dans la première lecture, le renouvellement de la circoncision et de la Pâque était seulement une figure de cette nouveauté apportée par le Christ. Toutes deux soulignent que les Hébreux, comme tous les hommes, sont pécheurs, et elles sont présentées comme un renouvellement pour qu'Israël désire la nouveauté du Christ. Pour nous aussi, le baptême et l'Eucharistie nous ont introduits dans cette nouveauté par la réconciliation qui nous fait participer à la Pâque du Christ. Mais parce que nous sommes retombés dans le péché, nous avons besoin d'un renouvellement de cette nouveauté, ce qui se fait personnellement dans le sacrement de pénitence et ecclésiatement à la célébration pascale. Ainsi, nouveauté par le Christ, réconciliation dans le Christ et Pâque du Christ ne font qu'un et relèvent de l'offrande puisqu'elles sont des passages de la mort à la vie : par et dans le Christ, le pécheur s'offre à Dieu avec son péché et sa repentance, et Dieu revient à l'homme, s'offre à lui avec sa vie et sa justice divines.

Il y a deux sortes de mort : la mauvaise mort qui est le péché et la volonté de demeurer dans le péché ; et la bonne mort qui est le passage de cette mauvaise mort à la vie véritable par le repentir humain et le pardon divin. La réconciliation par Dieu emploie ces deux sortes de mort : le Verbe incarné vient dans la mauvaise mort du péché pour la détruire et faire vivre le pénitent. À la lumière de la réconciliation, nous comprenons mieux la réaction anormale du pécheur impénitent. Car alors que le Christ ressent une grande humiliation de descendre dans la mort du péché, et une grande joie de mourir à cette mort et de ressusciter, le pécheur impénitent préfère demeurer dans la mort du péché et appréhende la repentance qui fait mourir son péché. Le pécheur repentant, au contraire, imite le Christ : il souffre, il a honte de son état de mort, et il aspire à mourir à son péché par la pénitence. C'est pourquoi tout l'Ancien Testament est rempli des appels à la pénitence pour que l'homme déteste son péché et aspire à la réconciliation avec Dieu par le Messie. Les Pauvres de Yahvé l'ont bien compris, eux qui étaient pénitents, et Jean-Baptiste a vécu et prêché cette pénitence. Les autres, par contre, s'étaient choisis une pénitence confortable pour se justifier eux-mêmes, ils ne voulaient pas la vraie pénitence demandée par les prophètes, puis par Jean-Baptiste et Jésus, et ils souillaient la Loi et les dons de Dieu. L'Ancienne Alliance était ainsi toute entière dans la mort du péché. Mais le Christ est venu, l'a prise sur lui, l'a fait mourir avec lui et l'a ressuscitée dans la Nouvelle Alliance. Dès lors, sans le Christ, l'Ancien Testament et ceux qui s'y attachent sont morts, et ils ne peuvent être délivrés de cette mort et être renouvelés qu'en passant dans la nouveauté du Nouveau Testament où Dieu les réconcilie avec lui-même dans le Christ.

## Évangile : Luc 15,1-3.11-32

### I. Contexte

Nous aurons tout le chapitre 15 au 24<sup>e</sup> Ordinaire C, et c'est là que nous verrons le contexte. Les deux paraboles qui sont omises ici, la brebis perdue et la drachme perdue, contiennent un sens important, qui se trouve dans notre troisième parabole mais que l'on omet habituellement pour celle-ci, sans doute parce que l'attitude plus développée des deux fils attire davantage l'attention. Ce sens important est la joie du père. Nous laisserons ce sens pour le 24<sup>e</sup>

Ordinaire C et verrons plutôt, de notre parabole, le sens qui correspond au Temps du Carême et est en liaison avec nos deux lectures précédentes.

Notre parabole se trouvait, en effet, dans l'ancien Lectionnaire au Temps du Carême, non pas à l'un des dimanches, mais au samedi de la 2<sup>ème</sup> semaine du Carême. Elle était mise en liaison avec la bénédiction d'Ésaü et de Jacob où les deux frères sont appelés, comme ici, « *le plus jeune fils* » et « *le fils le plus ancien* » (Gn 27,15.42). C'est dire que notre parabole est très riche de sens. De plus, elle contient de nombreuses anomalies apparentes, que nous devons laisser tomber pour la plupart, mais qui nous invitent à ne pas y voir une historiette. N'oublions d'ailleurs pas qu'il s'agit d'une parabole, c.-à-d. d'un procédé littéraire servant à évoquer les mystères du Royaume de Dieu (Lc 8,10). L'Église n'a cependant pas omis les trois versets du début du chapitre, car ils disent pourquoi Jésus a estimé nécessaire l'exposé des trois paraboles. Il importe donc de bien examiner ces trois versets : ils concernent la réconciliation, mais aussi la nouveauté que nous venons de voir. Voyons le reste dans ses grandes lignes.

## II. Texte

Après avoir vu l'introduction de la parabole, j'ajouterai ce qui concerne Jésus.

### A. Introduction aux trois paraboles (v. 1-3)

Deux sortes de personnes sont auprès de Jésus : les publicains et les pécheurs qui sont loin de Jésus et viennent à lui, et en cela ils ressemblent au cadet de la parabole ; et les pharisiens et les scribes qui sont déjà auprès de Jésus et murmurent contre lui, et en cela ils ressemblent à l'aîné de la parabole. Remarquons une première anomalie : il s'agit de « *tous les publicains et les pécheurs* » (v. 1). L'événement est généralisé et vaut donc pour tous les temps et pour deux genres d'hommes devant Dieu et Jésus.

Nous devons donc mettre en évidence l'attitude des uns et des autres :

- a) Les publicains et les pécheurs : aux paroles de Jésus ils se regardent eux-mêmes, regardent Jésus, vont à lui, et écoutent de lui ce qui les concerne ; ils espèrent pour eux-mêmes la réconciliation venant de Jésus.
- b) Les pharisiens et les scribes : devant ses avertissements, ils regardent les autres, jugent Jésus, récriminent contre lui, et condamnent son attitude envers les pécheurs ; ils rejettent la réconciliation apportée par Jésus.

Ainsi, les uns se savent perdus et n'attendent plus de salut que dans Jésus seul : les autres s'estiment sauvés et méprisent ceux qui ne cherchent pas leur salut auprès d'eux. Les uns sont prêts à rejeter le passé pour accéder à la nouveauté du Christ ; les autres veulent maintenir le passé qu'ils estiment supérieur à la nouveauté présentée par Jésus. Ce sont deux attitudes diamétralement opposées, faites par rapport à Jésus.

### B. Parabole d'un père qui a deux fils (v. 11-32)

#### 1) Le père et son fils plus jeune (v. 12-24)

– v. 11 : « *Or il dit : un homme avait deux fils* » : Jésus introduit sa troisième parabole.

– v. 12 : « *Et le plus jeune [d'eux] dit au père : Père, donne-moi la part d'héritage qui me revient* ». Le terme « héritage » n'est pas le terme exact pour οὐσία mais s'y rapporte. De même « *Le père [leur] fit le partage de ses biens* », « ses biens » peut être vu comme correspondant au terme donné par Luc : Βίος, existence. Le Lectionnaire a omis un mot qui fait problème, le mot « leur » : C'est à ses deux fils que le père donne ses biens. Ne résolvons pas cette anomalie qui relève des « biens à vivre sur terre ».

Quelle est la faute du cadet ? On la voit habituellement dans le fait qu'il a mené une vie de débauche avec les biens de Dieu, ce qui est un péché contre la Loi ; mais il y a une faute beaucoup plus grave : le cadet cherche sa joie loin de son père. C'est là d'ailleurs le vrai sens du péché : vivre sa vie loin de Dieu. Quel est ensuite son repentir ? Non pas de s'embaucher comme simple salarié chez son père qui a du pain en abondance, comme on le dit parfois, mais de retrouver la compagnie de son père et d'expié sa faute en étant son salarié (v.17-19). En effet, il dit non pas comme le traduit le Lectionnaire : « je meurs de faim » (v. 17), mais « *or moi je suis perdu (ἀπόλλυμαι) par le moyen de la faim* » : la faim n'est que l'occasion qui lui fait découvrir sa perdition ; il faut d'ailleurs noter que devant son père il ne fera nulle allusion à sa faim. Il dit encore : « *Père, j'ai péché contre toi* » : nulle allusion à sa vie de débauche, mais uniquement à l'offense faite à son père (v. 18). Et il ajoute : « *Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils* » : il se considère comme dépendant entièrement de son père et comme lui devant tout, et il se voit indigne de ce qu'un père attend de son fils (v. 19). Enfin, il l'appelle « Père », et si son père accepte de le traiter comme salarié, ce sera le châtement d'un père. De plus, il ne craint pas le châtement, il l'a lui-même choisi. C'est donc bien vivre avec son père qu'il désire, chose essentielle que sa misère lui a fait découvrir. Bien plus, il voit que son père est miséricordieux et juste, et à cause de cela, il voit son indignité, il se méprise lui-même, et il attend son salut de son Père seul. Au fond il a la vraie repentance.

Quelle est l'attitude du père ? Uniquement la miséricorde, mais la miséricorde accompagnée d'une justice à laquelle le cadet n'osait pas songer, puisqu'il s'estimait devoir être traité de salarié. En effet, il aurait pu dire « J'ai été un mauvais fils, mais châtie-moi pour que je répare ma faute et redevienne un bon fils ». C'eût été le langage de la Loi, mais nous avons vu plus haut que le cadet a estimé son péché bien plus grave qu'une infraction à la Loi : c'était une offense à son père par laquelle il était déchu de sa qualité de fils. Il aurait bien voulu retrouver cette dignité, puisqu'il l'appelait « père », mais par lui-même il ne le pouvait plus, et c'est pourquoi il s'estimait heureux d'être traité de salarié, c.-à-d. d'étranger au père, pourvu qu'il demeurât près de lui. Au fond, il n'espérait plus dans la justice de la Loi qui l'eût fait fils comme avant, il ne s'estimait plus rien, il avait tout perdu, il était perdu, il n'était plus qu'un païen. Tel est le repentir que Jésus enseigne de la part de son Père, parce que c'est ce repentir-là que Dieu veut pour exercer sa propre justice divine qui est de « justifier » le pécheur, c.-à-d. de le rendre juste de la justice même de Dieu qui détruit le péché. Selon la justice de la Loi, Dieu passe outre au péché qui demeure, mais selon la justice du Christ, Dieu enlève le péché, et donne au repentant de devenir fils non plus comme avant mais comme son propre Fils, Jésus.

Nouvelle, en effet, est l'attitude du père dans la parabole, et bien différente des impératifs de la Loi. En effet, le cadet est encore loin, mais le père, et lui seul, le voit ; le cadet se dirige vers le père, et celui-ci est ému aux entrailles ; le cadet persévère, et le père sort de sa maison et court à lui et il l'embrasse, comme Ésaü, nouvellement converti par la grâce de Dieu, « *courant vers Jacob, tomba à son cou et l'embrassa* » (Gn 33,4). Telle est bien l'attitude du Fils de Dieu s'incarnant dans le péché des hommes pour les en délivrer. Puis, laissant son fils exprimer son repentir, pour lequel il accueille la réconciliation du père, celui-ci le réhabilite comme fils en l'habillant de dons royaux, ceux-là même dont Dieu avait revêtu Adam avant son péché, car il lui donne, notamment, comme habit, non pas comme dit le Lectionnaire « le plus beau vêtement », mais « *la première robe* », c.-à-d. la grâce sanctifiante qu'Adam avait reçue de Dieu. Ensuite le père fait faire un grand festin, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant, comme le fils aîné le dira. Et il demande

l'immolation du veau gras, ce qui fait allusion au sacrifice du Christ mort et ressuscité, et se donnant en nourriture à ses frères qui sont les fils de son Père. Enfin, le père donne le motif de son attitude : « *son fils était mort et perdu, et maintenant il est revenu à la vie et il est retrouvé* ». Tout cela signifie la fin de l'Économie ancienne, et l'établissement de l'Économie nouvelle dans le Christ.

## 2) Le père et son fils plus ancien (v. 25-32)

Le fils aîné est-il également pécheur ? Certainement pas jusqu'ici. Du moins, c'est bien ainsi que Jésus le montre. En effet, il est resté à la maison, il revient du champ où il a fait fructifier le domaine de son père, il a servi son père pendant toutes les années prévues, il n'a jamais désobéi à son commandement (et non : « à ses ordres » comme le dit le Lectionnaire), et il a accepté de ne pas recevoir de récompense de la part de son Père. Il a donc bien fait tout ce qu'il devait faire. Quant à son mécontentement, peut-on dire qu'il est vraiment déplacé ? Il porte uniquement sur une injustice flagrante : son frère a fait du tort à son père et à toute la maison, et il est fêté, alors que lui, l'aîné, qui a été fidèle en tout, n'a jamais été fêté et même récompensé ; n'est-ce pas là deux poids, deux mesures ? Quand les choses sont vues de cette façon, on ne voit pas en quoi le fils aîné se conduit mal, sauf peut-être le fait de s'être mis en colère et de refuser d'entrer dans la maison. D'ailleurs son père ne lui fait aucun reproche, ni sur sa conduite antérieure ni sur son refus d'entrer, il lui dit même, et au présent : « *Tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi* » (v. 31) et loin d'en vouloir à son fils, il semble s'excuser en sortant de la maison et en se mettant à « supplier », littéralement à « *exhorter* » son fils. Ce n'est pas là une attitude de père offensé.

Nous sentons bien, cependant, qu'une telle explication cloche par certains côtés, tant en ce qui concerne l'attitude du père qu'en ce qui regarde celle du fils. Le tout est de discerner en quoi, pour réfuter convenablement cette [fausse] explication. Ce que nous remarquons d'abord, c'est que le fils aîné se situe au niveau de la Loi seulement, mais de la Loi comprise charnellement, c.-à-d. comme un code de bonne conduite et d'épanouissement personnel : il a bien servi, il n'a pas manqué une année de service, il a été obéissant, il n'a pas demandé de récompense, il voit seulement la nouvelle conduite de son frère, et son père n'agit pas selon la Loi, ni envers lui-même qui a si bien travaillé ni envers son frère qui s'est si mal conduit en tout. Or, ce n'est pas là le sens véritable de la Loi : la Loi a été donnée pour que la vie de l'homme plaise à Dieu et non à lui-même, pour connaître la pensée et la volonté incommensurables, divines et non humaines, et donc pour faire constamment attention à Dieu : la Loi ne rend pas juste mais dispose à Dieu qui seul rend juste ; elle ne sauve pas, mais elle fait désirer le salut qui est donné par Dieu et son Messie ; elle est une aide pour tout un peuple et donc pas seulement pour soi-même mais aussi pour aider les frères à chercher Dieu. L'aîné au contraire s'estime juste et sauvé par ses propres mérites.

Vis-à-vis de son frère ensuite, l'aîné le voit comme un vaurien et non comme son frère et comme le fils de son père : alors qu'un des domestiques lui dit « *Ton frère* », lui dit à son père non pas « mon frère » mais « *ton fils* » (v. 30) ; il ramène et dégrade la personne humaine de son frère et sa qualité de fils du père à une mauvaise conduite seulement. Il interroge et écoute volontiers un domestique, mais il ne veut pas rencontrer son frère. En contradiction avec la Loi elle-même, il méprise son frère. Venant de son père, enfin, il veut que son père soit juste comme lui-même est juste, c.-à-d. que pour lui, Dieu doit se comporter comme l'homme le désire, ce qui est contre la Loi. Il ne comprend pas la miséricorde de son père : il ne la voit que

comme un châtement envers le pécheur pour que ce dernier revienne à la bonne pratique de la Loi ; lui-même n'en a jamais eu besoin, puisqu'il a toujours agi en homme juste. Quant à sa relation avec son père en tant que fils, elle est faussée. Il ne l'appelle pas « Père », comme l'a fait le cadet (v. 18 et 21). Il le considère comme un propriétaire dont il est le serviteur et dont il attend l'approbation pour sa fidélité. Et quand il apprend l'accueil du cadet par le père, et qu'il se reconnaît quand même fils, il s'adresse à son père comme à quelqu'un qui devrait lui donner un cadeau pour sa fidélité, fût-ce seulement un chevreau pour festoyer avec ses amis. Pour lui, son père ne s'est pas comporté en père : il est bien prêt de ne plus vouloir être considéré comme son fils, d'autant que ce mécréant de cadet est maintenant son fils.

Au fond, le fils aîné est un grand pécheur, non pas tellement selon la Loi qu'il connaît mal, mais surtout envers Dieu. Il ressemble à Paul avant sa conversion. Irréprochable selon la Loi et cherchant sa propre justice par la Loi (Ph 3,4-9), il apprit, dans sa rencontre avec le Christ, qu'il était, comme il le dit, « *un blasphémateur, un persécuteur, un insulteur* », et il ajoutait : « *Le Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs dont je suis, moi, le premier* » (1 Tim 1,13.15). Et c'est pourquoi il a évangélisé les païens, les cadets, et d'abord les juifs, les aînés, pour les faire bénéficier de la miséricorde et de la réconciliation de Dieu avec eux par le Christ, enseignant toujours que les chrétiens sont sauvés non par leurs mérites mais par la grâce du Christ. Ceci nous ramène aux pharisiens et aux scribes à qui Jésus adresse spécialement la parabole ; pour eux, comme pour les juifs aujourd'hui, le titre par excellence dont il se réclame, ce n'est pas « fils de Dieu », c'est « juste », parce que ce titre exalte l'homme ; pour nous, au contraire, notre plus grand titre est d'être « fils du Père » parce que par Jésus nous devons tout à Dieu. Ceci, le fils aîné ne l'a pas compris ; sa joie n'est pas d'être auprès de son Père, de vivre avec lui, d'être son fils ; sa joie est d'observer la Loi, de travailler fidèlement, d'être approuvé par les domestiques, d'avoir des amis.

Quelle est l'attitude du père ? Uniquement la miséricorde. S'il ne condamne pas la justice selon la Loi – il ne reproche rien sur ce point à son aîné –, il ne le loue pas non plus sur ce point, il n'en parle même pas. Car il a bien mieux à donner à son fils. Que vaut en effet la justice que l'aîné s'est donnée par la Loi ? Nous l'avons vu. Son observance de la Loi sans relation avec son père l'a amené à agir comme la Loi, et quand il entre en relation avec son père, c'est pour lui dire que lui, son père, a mal agi, ce qui est encore contraire à la Loi. C'est pourquoi le père laisse tomber cette justice qui n'est pas juste, et lui montre sa propre justice divine qu'il lui a toujours proposée, mais que l'aîné a négligée : « *Tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi* » (v. 31). L'expression au présent indique que l'Ancien Testament annonçait le don de la justice divine. Voilà les deux points essentiels : être toujours avec Dieu, trouver sa joie auprès de lui, et bénéficier de la justice, de la Sainteté, de la vie de Dieu. Le fils cadet avait aussi négligé ces points, mais il a voulu les retrouver, et il les a obtenus.

Or comment les a-t-il obtenus ? Par la miséricorde du père. Ici aussi, c'est par sa miséricorde qu'il veut les donner à son fils aîné. D'abord, il sait pertinemment bien à quelle heure son fils revient du champ, mais il attend que son aîné soit mis au courant de l'accueil festif du cadet, pour désarçonner la fausse conception qu'il a de l'attitude paternelle. De fait, l'aîné refuse d'entrer dans une maison qu'il ne reconnaît plus. Toute l'Économie ancienne est bouleversée, l'Économie nouvelle l'a renversée ; aussi, n'y trouve-t-il plus sa place. C'était là, la pénitence par laquelle son fils devait passer, mais l'aîné refusa cette pénitence que tous les prophètes avaient demandée, lorsqu'ils annonçaient que Dieu donnerait sa propre justice aux pauvres,

tant justes que pécheurs (So 2,3 ; 4<sup>e</sup> Ordinaire A). Qu'à cela ne tienne, le père sort ensuite, sans avoir été prévenu, ce qui indique bien qu'il le guettait, et il sort, tout comme il était sorti pour accueillir le cadet. « *Il l'exhortait* » (v. 28) comme on fait à celui qui est capable d'y répondre lorsqu'il y est encouragé ; ce terme « exhortait » (παρακαλέω) connote l'idée d'une action du Saint-Esprit. Et, quand l'aîné lui a déballé ses griefs, il lui dit qu'il est en possession de bien plus que sa justice légale, qu'il a tout, en étant avec lui et en possédant tout comme lui, c.-à-d. que l'aîné a toujours été destiné et est toujours destiné à être comme son père, et donc à penser et à agir comme lui. Cela sous-entend que le fils cadet était destiné, lui aussi, à être comme son père, et que le fils aîné doit se réjouir avec le père, parce que son frère a retrouvé leur place commune.

Le dernier verset (v. 32), en effet, est une reprise du v. 24 ; dit au cadet par le père, il est redit à l'aîné par le père, façon de dire que l'aîné doit aussi revenir à son père qu'il est en train de quitter, et de lui dire que la justice divine lui sera aussi accordée, si son père lui suffit, s'il entre dans la maison et s'il se réjouit avec son père du retour de celui qu'il appellera de nouveau son frère. C'est comme si le père lui disait : « Ton frère a oublié qu'il était destiné à vivre avec moi et comme moi, il a dilapidé tous mes biens, mon Alliance et mes commandements, et il s'est perdu lui-même, mais, reconnaissant dans sa misère son péché, il s'est souvenu de ce destin divin, il est revenu à moi, et il est maintenant avec moi et comme moi. Toi aussi, tu as oublié ce destin divin que j'avais promis, tu as préféré user de mes biens, l'Élection et la Loi, pour te glorifier, et tu es en train de te perdre, mais, reconnaissant à ma parole ta négligence, reviens à moi, accueille ton frère, et tu seras avec moi et comme moi ».

Le texte ne dit rien de l'éventuelle réponse du fils aîné, alors qu'il montre le cadet acceptant et obtenant la réconciliation voulue par le père. C'est que le cadet représente les publicains et les pécheurs qui viennent à Jésus pour savoir comment Jésus les introduit dans la nouveauté qu'il apporte, et que l'aîné représente les pharisiens et les scribes qui murmurent, comme lui, contre Jésus qui apporte la nouveauté par la miséricorde. Par la parabole, Jésus montre qu'il ne condamne pas ses ennemis mais attend qu'ils acceptent l'Économie nouvelle.

### C. Jésus, le Fils unique incarné, envoyé par le Père

Si, dans la parabole, le cadet représente les publicains et les pécheurs, et l'aîné les pharisiens et les scribes, alors le père représente Jésus accueillant les uns et exhortant les autres. De fait, comme Paul le disait, il exerce la miséricorde et la réconciliation de Dieu son Père, et, comme Josué l'annonçait, il fait une création et un peuple nouveau. Isaïe avait dit également que le Messie serait « *Père du siècle à venir* » (Is 9,5 : Noël, minuit). Mais il y a plus. Le fait que la parabole parle de deux frères nous rappelle que Jésus s'est fait le frère des hommes par son Incarnation, et que, par sa résurrection, il est « *l'aîné d'une multitude de frères* » (Rm 8,29). Si l'on veut approfondir le sens de la parabole, on peut voir Jésus dans la personne des deux fils, mais n'agissant pas en pécheurs comme eux ; on comprendrait mieux alors que l'état nouveau, accepté par le cadet et à accepter par l'aîné, n'est autre que celui de Jésus :

- a) en tant qu'homme, Jésus est cadet, parce qu'il est venu en dernier lieu, qu'il s'est soumis à la Loi et aux chefs du peuple, et qu'il a toujours fait la volonté de son Père. Contrairement au cadet de la parabole, il n'a jamais quitté son Père pour vivre sa vie à sa guise, il est toujours resté avec son Père. Sur la Croix où le Père l'a abandonné, il a dit : « *Père, je remets mon esprit entre tes mains* » (Lc 23,46).

Aussi n'a-t-il jamais dû dire comme le publicain : « *Prends pitié du pécheur que le suis* » (Lc 18,13).

- b) en tant qu'homme Jésus est aîné, parce qu'il est l'Élu dès l'origine, qu'il a rétabli la Loi dans son vrai sens, qu'il accomplit les prophéties, qu'il a travaillé à ramener les hommes à son Père. Contrairement à l'aîné de la parabole, il a accueilli les pécheurs, il ne s'est pas plaint de n'être pas récompensé par son Père, il a redit ce que son Père lui a dit : « *Tout ce qui est à moi est à toi, et tout ce qui est à toi est à moi* » (Jn 17,10). Et sur la Croix à laquelle les hommes le condamnaient injustement, il a dit : « *Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font* » (Lc 23,34) ; et : « *Tu seras avec moi dans le paradis* » (Lc 23,43). Aussi était-t-il loin de dire comme le pharisien : « *Je te rends grâce de ce que ne suis pas comme le reste des hommes, voleurs, adultères, rapaces, ni comme ce publicain* » (Lc 18,11-12).

Mais Jésus fut plus qu'un bon cadet et un bon aîné, il est le cadet et l'aîné par excellence parce qu'il est le Fils unique du Père, venu chercher ses enfants perdus, créés à son image, et venu donner sa vie en rançon pour la multitude, tombée au pouvoir de Satan. Il fut le cadet incomparable, en portant les infirmités et les péchés des hommes sur lui, compté parmi les pécheurs ; et aujourd'hui encore, sa présence dans l'Église est humble et cachée. Il fut l'aîné incomparable, en délivrant de la perdition et de la mort, en rassemblant le peuple de Dieu, en lui donnant la vie éternelle ; et maintenant, assis à la droite du Père, il intercède auprès de lui jusqu'à la fin du monde. Il est aîné et cadet si parfaitement qu'il passe de l'un à l'autre avec aisance et efficacité. Il le peut parce qu'il est le Fils de l'Homme et le Fils de Dieu, ou plutôt le Fils de Dieu qui s'est fait Fils de l'Homme, car il faut être Dieu pour être un Fils aîné-cadet, et il n'y a personne de plus humble et de plus grand que Dieu. Et c'est pourquoi il est le seul à faire des signes de vrais aînés et de vrais cadets : « *De riche qu'il était, il s'est fait pauvre pour nous enrichir par sa pauvreté* » (2 Cor 8,9) ; « *Vous m'appelez Seigneur et Maître, et vous dites bien, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres* » (Jn 13,13-14). Nous sommes de bons cadets quand nous acceptons que les autres nous lavent les pieds ; nous sommes de bons aînés, quand nous leur lavons les pieds. Il faut, pour cela, être uni à Jésus afin qu'il agisse par nous.

## Conclusion

Le péché fondamental des deux fils, c'est de ne pas trouver leur joie auprès de leur père : l'un l'a compris et a trouvé la nouveauté salvatrice ; l'autre ne l'a pas compris et est resté dans la vétusté stérile. Ce péché entraîne la mauvaise utilisation des biens de Dieu : les deux fils estimaient que leur état de fils leur donnait droit à ces biens, et ils s'en servaient pour forger leur propre joie, mais l'un découvre la perte de ces biens, et l'autre constate leur inutilité. C'est la première leçon de cette parabole pour nous : que Dieu soit notre joie en tout. La deuxième leçon découle de l'attitude finale des deux fils, quand nous n'avons pas vécu la première leçon :

- a) Comme pécheurs, reconnaissons dans nos péchés notre volonté de nous avoir préférés nous-mêmes à Dieu et de nous être séparés de lui, acceptons les misères intérieures et extérieures que nous méritons, comme le cadet, et attendons notre réhabilitation de la réconciliation apportée par le Christ. Ceci est également valable quand nous avons fait quelque bien, afin de ne pas nous en réclamer comme excuse à nos péchés, ce qui empêcherait la réconciliation.
- b) Comme fidèles, ne nous confions pas dans nos actes justes et bons, oubliant comme l'aîné que nous obéissons à Dieu pour lui plaire, que nous sommes des serviteurs inutiles, et que c'est Dieu qui rend juste et fait bien agir. Cet oubli engendrerait le mépris des autres ; c'est pourquoi, quand on méprise les autres, c'est le signe que l'on s'estime juste. Nous ne

tenons debout que par la réconciliation apportée par le Christ. Ceci est valable aussi quand nous tombons dans quelques fautes légères ou quand nous sommes méprisés, afin de ne pas nous morfondre par orgueil blessé et de garder le vrai repentir.

Nous devons nous rappeler sans cesse que nous devons tout à la réconciliation de Dieu avec nous dans le Christ, et que cette réconciliation nous maintient dans la nouveauté du Christ. La parabole ne dit pas si le cadet réconcilié et renouvelé demeurera dans l'état où son père l'a établi, ce que l'on peut dire de l'aîné au cas où il a écouté son père. Mais nous devinons que les tentations reviendront et que le retour à leur ancien état est possible. Il en est de même pour nous, surtout si nous ressemblons davantage à l'aîné qu'au cadet. Nous savons maintenant que le remède est de trouver notre joie en Dieu et de tout faire pour lui plaire, mais cela implique un renoncement de tous les jours au vieil homme qui est en nous afin que vive et croisse l'homme nouveau que nous tenons du Christ. Nous retrouvons, ici, le sens et la nécessité de l'offrande telle que Paul la recommandait aux Romains en Rm 12,1-2 <sup>1</sup> où il rappelle la miséricorde à laquelle ils doivent recourir et le renouvellement constant de leur vie qu'ils ont à entreprendre. Et cette offrande de nous-mêmes avec le Christ doit tendre à devenir parfaite, car « *le monde ancien s'en est allé, n'a plus aucune valeur, et un monde nouveau est advenu* » <sup>2</sup>, et qu'elle est seule valable aux yeux de Dieu. Nous avons le modèle de l'offrande parfaite du Christ : il est mort totalement à la vie charnelle, ancienne, pécheresse qu'il a assumée, et il est ressuscité pour toujours à la vie, nouvelle et sainte, de Dieu. En renouvelant à Pâques les promesses de notre baptême, qui nous fait participer à la mort et à la résurrection du Christ, nous recevrons par l'Église la grâce de l'offrande parfaite.

---

<sup>1</sup> « <sup>1</sup> Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à offrir vos corps en sacrifice vivant saint [et] agréable à Dieu, le culte raisonnable de vous ; <sup>2</sup> et ne vous conformez pas à cette ère-ci, mais soyez transfigurés par le renouvellement de l'intelligence pour votre discernement [de] quelle [est] la volonté de Dieu, la bonne et agréable et parfaite.

<sup>2</sup> Is 65,17 ; 66,22 ; 2 Cor 5,17 ; 2 Pi 3,13 ; He 10,9 ; Ap 21,1.4-5 ; Gelineau, chant de l'assemblée, (Secli E135 ; X894)